

N. I. Boukharine

Sur le liquidationnisme de nos jours

Avril 1924

Source : I. E. Gorelov : *N. I. Buharin*, Moscou, 1988, p. 199-207.

Gorelov complète sa biographie de Boukharine par un recueil d'articles. Le quatrième article du recueil, *Sur le liquidationnisme de nos jours*, est repris de *Bolshevik*, Moskva, 15 avril 1924, Nr. 2, p. 3-9. WH 1020. Traduction de travail. Notes de MIA en [bleu](#).

Le terme « liquidationnisme » apparaît dans le vocabulaire des sociaux-démocrates russes dans les années difficiles qui suivent la révolution contrariée de 1905. Dans la bouche de Lénine, en 1909, il désigne d'abord ceux qui se découragent jusqu'à abandonner le parti d'avant-garde révolutionnaire et clandestin pour tenter de constituer un parti légal. En 1914, les « liquidateurs » ont tendance à être identifiés à une bonne part des nombreux adversaires de Lénine et de sa fraction bolchevique. Lénine distingue alors un liquidationnisme de gauche, l'*otzovisme*, qui refuse le travail politique légal, et l'ajoute au liquidationnisme de droite qui refuse le travail politique illégal (cf. Lénine, O., t. 20, pp. 272-284). Pourquoi reprendre ce terme au tournant de 1923-1924 ? C'est la question que pose cet article, où, d'une part, les seuls « liquidateurs » *nommés* sont les deux dernières « fractions » d'opposants exclues du parti, tandis que, d'autre part, Boukharine évoque une masse indistincte de liquidateurs « *latents* » parmi les jeunes cadres en formation, c'est-à-dire dans le groupe dont il a directement la charge...

Sur le liquidationnisme de nos jours

I. L'effondrement des illusions de la révolution prolétarienne

Marx a écrit que les révolutions prolétariennes se critiquent constamment elles-mêmes. Cela se comprend. Car aucune des révolutions bourgeoises n'est confrontée à des problèmes aussi *originaux*, aucune n'est confrontée à des tâches aussi *fondamentalement nouvelles* que celles auxquelles toute révolution prolétarienne est inévitablement confrontée, tant dans sa phase initiale, lorsque le prolétariat lutte pour le pouvoir, que dans les étapes ultérieures de son développement, lorsque le prolétariat gagne, renforce sa dictature et lutte pour un changement du mode de production, étant en fait, que les groupes individuels, les couches et même certaines classes le veulent ou non, le dirigeant de l'ensemble social tout entier.

La complexité, la nouveauté, l'originalité, la difficulté des tâches auxquelles est confronté le prolétariat victorieux donnent lieu à un certain nombre d'erreurs, d'illusions, d'appréciations erronées, de tentatives d'orientation erronées dans sa pratique. Et c'est de là que vient l'autocritique sobre, dans laquelle la ligne de conduite correcte est développée. Dans le feu de cette autocritique, les *illusions de la* période de l'enfance se consomment et disparaissent sans laisser de traces, les relations réelles apparaissent dans toute leur sobre nudité, et la politique prolétarienne acquiert parfois – en apparence – un caractère moins pathétique, mais plus confiant, plus ferme, adhérant fermement à la réalité – et donc *changeant* beaucoup plus correctement cette réalité .

De ce point de vue, le passage à une nouvelle politique économique a été l'effondrement de nos *illusions*. Les adversaires du communisme, les sempiternels bavards mencheviks-S. R., à l'égal des oracles reconnus de notre vile bourgeoisie libérale, ont évalué et évaluent le passage à une nouvelle politique économique comme l'*effondrement du communisme*. Remarquez : dans cette évaluation, les intellectuels russes qui ont " changé les jalons "¹ et qui espèrent la renaissance évolutive de la dictature du prolétariat dans la grande puissance russe du modèle démocratique bourgeois sont également d'accord avec eux. Ils « acceptent » le pouvoir soviétique non pas comme la dictature du prolétariat, mais comme le pouvoir de la « Nouvelle Russie ». Ils ne partagent pas l'aphorisme stupide des jardiniers: « Rien n'est nouveau sous la lune ». Mais en même temps, ils sont sûrs qu'à l'autre bout, nous arriverons à la " Grande Russie " de M. Peter Struve, qui a servi sa Belle Dame avec si peu de succès sous les bannières charlatanesques et suspectes du "vrai Russe", le baron Wrangel.

Ainsi, toutes les nuances de la pensée bourgeoise et de la sous-pensée petite-bourgeoise ont été réunies de manière touchante sur une même plate-forme : la nouvelle politique économique, c'est l'effondrement du communisme. Pour que le tableau soit complet, il convient de rappeler que les théoriciens de la pourriture sociale-démocrate internationale ont évalué la situation exactement de la même manière. Cette racaille a également saisi l'occasion pour annoncer le tristement célèbre "effondrement".

¹ *Smena Vekh* (Changement de Jalons) est le nom d'une revue de l'émigration russe parue à Prague en 1921-1922. Elle reconnaît la victoire soviétique, et, même si elle ne se rallie pas au communisme, elle préconise le retour des émigrés. Le nom le plus connu de cette tendance est Nikolai Vassilievitch Oustraliou.

Or, une seule force a adopté, adopte et continuera d'adopter une position fondamentalement différente : la *classe ouvrière et son parti révolutionnaire, le parti communiste*.

Qu'est-ce qui s'est essentiellement « effondré » ? Si le « communisme de guerre » en tant que système s'est effondré, l'*idéologie* du communisme de guerre s'est effondrée, c'est-à-dire les *illusions* présentes dans notre parti. Cela ne signifie pas que le système militaro-communiste était fondamentalement mauvais à l'*époque*. Dans les conditions du blocus extérieur et intérieur, nous avons été contraints d'agir comme nous l'avons fait. Mais le fait est que nous n'avons pas réalisé la *relativité* de la politique militaro-communiste.

À l'époque, nous pensions que notre travail d'organisation pacifique, notre politique économique, la construction de notre économie seraient une *continuation de l'économie* planifiée centralisée de cette époque. Et comme il y avait déjà beaucoup de centralisation à l'époque, l'idée de la proximité d'une économie planifiée socialiste solidement ancrée est née naturellement. En d'autres termes, nous considérons le communisme de guerre non pas comme « militaire », c'est-à-dire adapté uniquement à une certaine étape du développement de la guerre civile, mais comme une forme universelle et, pour ainsi dire, « normale » de la politique économique du prolétariat victorieux. Les formes simples et rationalisées de l'austérité la plus stricte lors de la chute des forces productives étaient considérées comme des formes rationnelles de politique économique pacifique. Et c'est là, au fond, que se trouvaient les *illusions de l'époque*. Elles devaient tomber dès que les normes et l'idéologie du temps de guerre disparaîtraient. C'est alors qu'une mer de nouvelles questions de politique économique réelle a immédiatement fait surface ; toute la variété des formes économiques est entrée dans l'arène, parlant – et dans certains cas criant – avec les voix de leurs porteurs de classe. Les illusions du communisme de guerre ont éclaté à l'heure même où l'armée prolétarienne a pris Perekop².

II. La voie du communisme

Du point de vue de la « conscience » de l'époque du communisme de guerre, la nouvelle politique économique était un *recul* incontestable et très important ; du point de vue de la véritable ligne révolutionnaire, elle était une condition préalable, un premier pas, une *condition générale nécessaire pour* une véritable politique économique du prolétariat, c'est-à-dire une politique orientée vers le *développement des forces productives* du pays.

Si nous considérons toute la période de transition du capitalisme au socialisme sous l'angle de l'algèbre d'ordre supérieur, c'est-à-dire de la manière la plus abstraite, nous avons l'image de la croissance d'une société planifiée construite par la dictature du prolétariat. Mais en réalité, la question n'est pas si simple, ni si monochromatique, car dans la période de transition elle-même, il y a de nombreuses formes transitoires. Le plan n'est pas établi immédiatement, a priori, d'en haut, rationnellement. En fait, il ne peut se développer qu'avec la croissance de la grande production socialisée, avec sa centralisation, sous la pression constante du début de la mise en ordre du pouvoir d'État de la classe ouvrière. Cela ne signifie pas qu'il naît *spontanément*. Le prolétariat a entre les mains, sous la forme de la grande industrie et des transports, une masse suffisamment importante qu'il peut contrôler et qu'il peut diriger. Mais il doit inévitablement compter avec l'énorme pression des petites exploitations dispersées, dont toute l'atomisation et la limitation petite-bourgeoise s'expriment dans l'élément aveugle

² C'est le nom du village situé sur l'isthme reliant la Crimée à l'Ukraine où l'Armée rouge de Frounze a vaincu et repoussé définitivement l'armée de Wrangel en novembre 1920.

mais toujours puissant du marché, qui sélectionne chimiquement le vendeur et le conduit dans les bras de la nouvelle bourgeoisie.

La période de transition dans la période de transition s'exprime par toute une série de faits : dans la diversité des formes économiques, en commençant par l'industrie socialiste d'Etat, en continuant par la paysannerie petite-bourgeoise sur les terres de l'Etat et en terminant par la société du capitaliste privé, le nepman ; elle s'exprime dans les relations de marché, dans le pouvoir de l'argent, dans l'anarchie de l'économie sociale dans son ensemble ; elle s'exprime dans les formes et les méthodes capitalistes de la politique économique de nos entreprises d'Etat, bien que ces formes et ces méthodes aient un contenu totalement anticapitaliste ; elle s'exprime dans la diversité des incitations économiques et dans les surprenants *conflits d'intérêts* entre les deux parties.

Ainsi, de manière plus concrète, la lutte de classe du prolétariat pour l'influence sur la paysannerie prend le caractère d'une lutte contre le capital privé pour un lien économique avec la paysannerie par le biais de la coopération et du commerce d'Etat. Ainsi, à son tour, la lutte de classe du prolétariat contre les désirs de propriété de la petite bourgeoisie, y compris de la bourgeoisie villageoise, est la lutte pour la coopération de la paysannerie et pour l'électrification.

A l'époque de la guerre civile, il s'agissait de catégories politiques claires : battre la bourgeoisie, chercher des alliés dans la paysannerie, lutter contre le koulak vendéen. Ces problèmes fondamentaux de la lutte des classes revêtent désormais un aspect économique, mais ils ne cessent pas pour autant d'être des problèmes de la lutte des classes : l'industrie d'Etat contre le capitaliste, l'alliance avec la paysannerie contre le marchand ; la coopération et l'électrification sont des outils dans la lutte pour le dépassement progressif de la petite propriété. En d'autres termes, la lutte des classes avait auparavant un caractère militaire et politique frappant ; elle a maintenant commencé à avoir une physionomie pacifique, économique et organisée. La victoire dans ce type de lutte des classes (nous faisons ici abstraction des problèmes de l'ordre extérieur) est la victoire finale du socialisme.

Il est possible d'aborder la question d'une autre manière, à peu près comme suit. Sous le régime capitaliste, il y a une lutte sous diverses formes. Mais la tendance générale du développement est que la grande production surmonte son adversaire plus petit, le déplace, le surmonte et devient finalement le dictateur économique du pays. À la *limite*, nous aurions ici un capitalisme d'Etat (non pas au sens russe, mais au sens ouest-européen du terme). *Formellement*, c'est la même chose. Mais avec la différence fondamentale, essentielle, que la production à grande échelle est entre les mains de l'Etat *prolétarien*. Cette grande production est en lutte avec le capital privé, plus petit. Elle *est en concurrence* avec son ennemi. Elle utilise des méthodes capitalistes, et même toute la comptabilité (« le calcul ») est effectuée sous des formes capitalistes. Mais objectivement, ces formes et ces méthodes servent une autre classe, à savoir le prolétariat. Le processus de cette lutte concurrentielle doit assurer la victoire de la *grande* production, c'est-à-dire de notre production prolétarienne. Et avec ces victoires, avec la centralisation de l'économie, avec la coopérativisation de la paysannerie (tous ces processus sont réglés et dirigés par le pouvoir dictatorial de la classe ouvrière), le plan économique deviendra lui aussi de plus en plus réel et se transformera de plus en plus probablement en un véritable plan pour *l'ensemble de la production sociale*. A la *limite*, nous aurons ici non pas un capitalisme d'Etat, mais un *socialisme*, car les formes pures de la propriété publique prolétarienne remplaceront aussi le capitalisme d'Etat (concessions, affermage, capital privé réglementé par nous, etc.) Ainsi, notre lutte concurrentielle, qui

ressemble extérieurement à la lutte du grand capital contre le petit capital, a , *par essence, c'est-à-dire du point de vue des classes*, un caractère prolétarien, anticapitaliste et socialiste très prononcé.

" On ne construit pas le socialisme par des décrets ", se plaisaient à dire nos adversaires, lorsque la dictature des travailleurs expropriait les expropriateurs, la classe des champions de l'industrie et du commerce russes. Certes, le socialisme ne se construit pas seulement par décrets. Il ne se construit pas non plus par la seule expropriation pure et simple. Mais cette expropriation, la maîtrise du sommet de la vie économique, a ouvert la voie à une *telle* forme de lutte des classes, a ouvert la voie à une *telle* concurrence des types économiques, d'où naît inévitablement le système socialiste.

Les avantages de la production à grande échelle, qui dans *nos* conditions sont les avantages du prolétariat, ne pouvaient exister dans des conditions de déclin des forces productives, de désintégration économique, d'absence de sources de matières premières et de combustibles, d'absence totale de cadres dirigeants et compétents. Mais ils se révéleront inévitablement de plus en plus nettement avec la croissance des forces productives, la croissance du marché paysan, maintenant que nous disposons de combustibles, de matières premières et, ce qui est un facteur d'une importance colossale, de camarades avertis et habiles qui sont déjà passés par une école suffisante de lutte économique sévère.

III. Sur le Liquidationnisme de nos jours

Le chemin vers le communisme s'est donc avéré moins facile que nous ne l'avions supposé. Nous nous sommes débarrassés des illusions, ce qui est déjà en soi une grande victoire : car dans la période de transition, le prolétariat, comme l'a dit Marx, doit aussi refaire sa propre nature. Mais ce chemin beaucoup plus difficile et tortueux, s'il nous promet la victoire, exige aussi de nous la plus grande énergie dans la lutte des classes. De plus, il s'accompagne non seulement de difficultés *directement* liées à la logique de cette lutte particulière (par exemple, les difficultés à réaliser le mot d'ordre « apprendre le commerce »), mais aussi de difficultés entièrement nouvelles liées à l'ordre social au sein même du prolétariat en lutte. Cela inclut tous les problèmes de ce que l'on appelle la renaissance, lorsque la classe ouvrière et son parti sont confrontés à la tâche d'une *lutte supplémentaire* au sein même du front ouvrier.

Ainsi, la tâche se complique sur une *nouvelle* ligne. Et encore une fois : il est maintenant tout à fait clair que ce n'est pas un accident, que ce problème, au contraire, jouera un rôle assez important dans toute révolution ouvrière. C'est donc ici que se brise l'illusion d'un chemin plus direct et plus facile.

L'*effondrement des illusions* est, dans une certaine mesure, analogue à la défaite. D'un certain point de vue (très conditionnel et relatif), elle peut elle-même être considérée comme une défaite, bien qu'en réalité elle soit une victoire : c'est une défaite du point de vue des illusions mêmes qui se sont effondrées et donc du point de vue des véritables porteurs de ces illusions.

Après chaque défaite, il y a des transfuges. Mais si l'on analyse les rangs de ces déserteurs, il s'avère toujours qu'ils sont recrutés parmi les combattants les moins stables, les moins endurants.

Dans l'armée prolétarienne, ce sont les éléments petit-bourgeois et intellectuels. Ils peuvent facilement se laisser emporter et donner l'assaut, mais tout aussi facilement s'épuiser, se

désespérer, devenir hystériques, « douter », « perdre la foi », tomber dans le scepticisme, « pleurnicher », « reconsidérer », ou tomber dans quelque domaine « élevé », laissant aux « croyants » le soin de porter le fardeau.

Puis, au fond du détachement, ils jouent les aristocrates de l'esprit, qui regardent de haut des choses qui « ne marcheront pas de toute façon ».

Nous avons vu une image de cette fuite, fuite au sens propre du terme, après la défaite de la révolution en 1905, lorsque des milliers de personnes ont quitté la classe ouvrière et sont parties pour de bon.

Nous avons une certaine analogie aujourd'hui, après l'*effondrement des illusions*. Et là, il est tout aussi intéressant de retracer comment se construit la chaîne idéologique du détachement.

Dans la révolution *démocratique* de 1905, avant même le soulèvement de décembre, la bourgeoisie libérale était passée ouvertement dans le camp contre-révolutionnaire. Elle est devenue le centre d'attraction idéologique des compagnons de route de la classe ouvrière qui, après décembre, ont commencé à quitter en masse les rangs de la classe ouvrière. Les mencheviks commencèrent à cracher sur le soulèvement des ouvriers moscovites et passèrent un accord avec les Cadets ; les déserteurs déclarés s'imprégnèrent des sentiments des « Jalons » ; certains des anciens « maximalistes » commencèrent à appeler le peuple russe un Fefela³ irréflecti, pour l'amour duquel des héroïques gentlemen n'avaient rien à faire. Et ainsi de suite.

Dès avant la révolution d'*octobre*, les mencheviks et les SR avaient quitté le camp du prolétariat et de la paysannerie, comme les cadets en 1905. Mais après l'effondrement des illusions du *communisme de guerre*, ces mencheviks et ces SR sont devenus le centre d'attraction idéologique des transfuges. De ce point de vue, il serait extrêmement curieux d'analyser des groupements comme le « groupe ouvrier » (les Miasnikovites⁴) et la Rabochaya Pravda⁵. Ils ont pris l'effondrement des illusions pour l'effondrement du communisme et, après avoir commencé par une critique « de gauche » de notre Parti, ils ont fait (surtout « Rabochaya Pravda ») un virage à 180°, se ralliant entièrement à la conception menchevique.

La « Rabochaya Pravda », qui avait commencé par critiquer le PCR en tant que parti qui aurait trahi la révolution d'octobre, a terminé sa carrière en critiquant la révolution d'octobre, c'est-à-dire qu'elle s'est engagée sur la voie des libéraux en octobre 1917. Les Myasnikovites, après avoir commencé par critiquer la « dictature », entre guillemets, dans le parti, en sont arrivés à la critique de la dictature du prolétariat et aux slogans réunissant tous les ennemis du pouvoir soviétique, de Milyukov à Dan. Et tous ces gens honorables – les Dan, les "Zarya"⁶,

³ Nous n'avons pas trouvé le sens de ce mot : Фефела.

⁴ Sur Gavril Ilitch Miasnikov (1889-1945) voir pour plus de détails la notice du Maitron. Ce militant ouvrier bolchevik qui avait participé à l'assassinat du Grand Duc Michel Romanov en juin 1918 est devenu un opposant très actif à la direction du parti communiste en 1921. Il est exclu en 1922 et constitue un « groupe ouvrier ». Emprisonné et évadé à plusieurs reprises, il était en France pendant la deuxième guerre mondiale et, en 1945, il a demandé à retourner en URSS. Aussitôt arrêté et longuement interrogé, il est fusillé au bout de quelques mois.

⁵ La *Vérité ouvrière* est un groupe qui publie un journal en 1921. Il s'agit surtout d'étudiants liés au Proletcult. Quand ils seront arrêtés, fin 1923, leur inspirateur supposé, A. A. Bogdanov, sera aussi arrêté quelques jours. Ces événements viennent de se passer quand Boukharine, dont la pensée doit beaucoup à Bogdanov, écrit ces lignes.

⁶ "L'Aube", un nom de journal. Dan est un menchevik important. Milyukov est le ministre des affaires étrangères du gouvernement provisoire.

les SR et les déserteurs – flirtent tous avec des motifs *anti-NEP* au même diapason, bien que politiquement ils réclament une NEP « démocratique ».

Tous ces gens sont perdus. Mais le pire, c'est que nous avons – pourquoi le cacher ? – des sceptiques *latents*, surtout parmi les étudiants qualifiés. Parmi eux, il est considéré comme un signe de mauvais goût de parler de nos progrès et, au contraire, ils sont extrêmement désireux, prenant prétexte de leur propre supériorité (ils sont des « penseurs critiques », après tout, pas comme le reste d'entre nous !), de bavarder voluptueusement sur nos maladies, nos échecs et nos erreurs.

Ce n'est pas l'angoisse sacrée du sort de la révolution qui les habite, mais une méfiance profondément cachée à l'égard de notre avenir. Ce n'est pas la recherche de solutions positives qui les habite, mais une activité « supérieure », devant laquelle le « mal d'aujourd'hui » est insignifiant.

Cette sorte de vieille chiennerie, qui s'apparente idéologiquement à une désertion, mais qui s'habille d'un vague voile de « grandeur et de beauté », doit être traitée avant qu'il ne soit trop tard. Quel contraste avec les forces de travail fraîches qui, par centaines de milliers, viennent à nous dans le cadre de la Promotion Lénine ! Quelle confiance profonde, quel formidable optimisme social imprègnent ces nouveaux rangs ! Et ils voient des milliers de difficultés, et ils voient d'énormes plaies sur notre corps. Mais tout respire la confiance active et créative que nous surmonterons toutes les difficultés si nos rangs d'acier sont unis et amicaux.

Et en ce sens, le formidable renouveau que connaît notre Parti est lui-même un signe puissant de la progression du pays du prolétariat. Par la volonté du prolétariat, le liquidationnisme connaît une fin peu glorieuse.